

Eau de source de vie

Nos amis népalais ont pris la logistique à bras le corps.

Nous allons hors des sentiers touristiques.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous sommes délesté de nos sacs à dos, et invités à prendre place dans un minibus. La nourriture et les abris sont chargés sur le toit.

Si à cet instant on oublie les repères du temps, les prévisions sur le déroulement du voyage et on prends conscience que « no problem » est une réalité confortable, alors nous pouvons apprécier le temps présent.

Une dizaine de jeunes gens sont du voyage. Ils vivent à Kathmandu et vont voir leur famille qui réside dans les hameaux que nous devons visiter.

Le bus avale la route dans un tintamarre de chansons népalaises rythmées par les battements de mains.

Nous empruntons une route de construction nouvelle.

A flanc de montagne de titanesques murs en pierres préviennent l'effondrement du bitume.

Les grands talus en pentes plus douces, sont striés de canaux qui domestiquent l'eau dévastatrice des gros orages et des moussons.

Les lacets accompagnent le dénivellement jusqu'à une belle rivière. Elle n'occupe pas entièrement son lit.

La saison des pluies n'est pas encore arrivée.

Le long du cours d'eau, les travaux se poursuivent. Le projet est de rejoindre la frontière indienne. Un ballet de camions, l'installation de concasseurs et de tamis, rythment l'approvisionnement du chantier.

Les ouvriers vivent sur place dans des abris de fortune.

Le vingt et unième siècle a rattrapé ce petit bout du Népal.

Notre minibus s'embourbe et ne peut aller plus loin.

Nous campons en bordure des champs de maïs. Les plants sont de la hauteur d'un homme.

Si les moyens agraires sont toujours désuets, la fertilité du sol et le système d'irrigation permettent trois récoltes annuelles dans un espace limité par les contreforts de la chaîne de Mahabarat

A 5 heures du matin, le concert de Klaxons qui appelle les journaliers, nous jette hors des tentes. Toilette sommaire, petit déjeuner copieux, rangement du campement, nous sommes prêts à partir.

Je regarde la colline boisée qui me fait face et demande s'il nous faudra monter longtemps.

Barhat, un ami népalais, répond que les habitations se trouvent sur la face opposée, non visibles de l'endroit où nous nous trouvons. Pour les atteindre nous devons contourner la montagne par le haut.

Devant l'énormité de la réponse, je souris.

Ayant connaissance que je suis piètre marcheuse, mon interlocuteur fait preuve de beaucoup d'humour.

Le doux soleil du matin nous décide à entreprendre l'ascension.

Hélas ! 800 mètres de dénivelé, même parfois boisée, favorisent la mordante caresse des rayons solaires sur ma carcasse.

Combien de fois ?... je me suis arrêtée.

Combien de fois ?... j'ai pesté.

Combien de fois ?... levant le regard j'ai dit : « Ils sont fous de construire si haut. »

Combien de fois ?...

Peut-être Sylviane qui marchait à mon rythme les a mémorisés.

Qu'ici elle soit remerciée de m'avoir supporté.

Dénivelé 800 mètres !

Terres sèches, terrains cultivables arrachés à la pente.

Ici, la couleur brune des champs labourés espère la colère du ciel.

Ici, à bien y regarder, le maïs sort à peine de terre et une seule récolte pourra être faite. Son abondance dépend des pluies.

Ici, la bufflonne ne donne plus de lait, le fourrage est trop maigre.

Ici, l'eau se porte à dos de femmes, à bras d'enfants.

La distance, les accès difficiles accentuent l'effort à fournir pour s'approvisionner.

La survie est un rude combat.

Sans eau, rien ne vit.

Il faut abandonner sa terre, la terre de son père.

Il faut abandonner sa maison, la maison de ses ancêtres.

Il faut abandonner ce qui raccroche à une digne existence.

Sans eau, les villages se saignent de leur population active qui espère un sort meilleur en ville, ou tout au plus, un peu de travail pour nourrir la famille.

800 mètres... contraste saisissant !

800 mètres... J'ai pesté, j'ai transpiré.

Pourquoi aller à ta rencontre ?

Toi...tu as posé partout des banderoles de bienvenue.

Tu as préparé des colliers de fleurs et la bière des montagnes.

Tu as ouvert ta maison et offert le thé.

Devant ton sourire et ton hospitalité, devant tes difficultés et ta volonté de vivre, je me suis demandée comment t'aider....

Toi... qui partage l'eau portée dans ta hotte en osier accrochée sur ton dos.

LF Avril 2001 -

